

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LEGALES et JUDICIAIRES

ABONNEMENTS :
Séparé-Tournois: Trois mois...
Six mois...
Un an...

Table with 2 columns: Date (21 Juin, 22 Juin) and Amount (69 65, 98 75, 105 65, etc.)

Table with 2 columns: Item (Actions Banque de France, Société gén. détaché, etc.) and Amount (3025 00, 475 00, etc.)

DEPECHE COMMERCIALES
New-York, 22 juin.
Change sur Londres, 4,88 0/6; change sur Paris, 5,13 0/0.

DEPECHE COMMERCIALES
New-York, 22 juin.
Change sur Londres, 4,88 0/6; change sur Paris, 5,13 0/0.

DEPECHE COMMERCIALES
New-York, 22 juin.
Change sur Londres, 4,88 0/6; change sur Paris, 5,13 0/0.

DEPECHE COMMERCIALES
New-York, 22 juin.
Change sur Londres, 4,88 0/6; change sur Paris, 5,13 0/0.

DEPECHE COMMERCIALES
New-York, 22 juin.
Change sur Londres, 4,88 0/6; change sur Paris, 5,13 0/0.

DEPECHE COMMERCIALES
New-York, 22 juin.
Change sur Londres, 4,88 0/6; change sur Paris, 5,13 0/0.

DEPECHE COMMERCIALES
New-York, 22 juin.
Change sur Londres, 4,88 0/6; change sur Paris, 5,13 0/0.

DEPECHE COMMERCIALES
New-York, 22 juin.
Change sur Londres, 4,88 0/6; change sur Paris, 5,13 0/0.

DEPECHE COMMERCIALES
New-York, 22 juin.
Change sur Londres, 4,88 0/6; change sur Paris, 5,13 0/0.

DEPECHE COMMERCIALES
New-York, 22 juin.
Change sur Londres, 4,88 0/6; change sur Paris, 5,13 0/0.

DEPECHE COMMERCIALES
New-York, 22 juin.
Change sur Londres, 4,88 0/6; change sur Paris, 5,13 0/0.

DEPECHE COMMERCIALES
New-York, 22 juin.
Change sur Londres, 4,88 0/6; change sur Paris, 5,13 0/0.

DEPECHE COMMERCIALES
New-York, 22 juin.
Change sur Londres, 4,88 0/6; change sur Paris, 5,13 0/0.

DEPECHE COMMERCIALES
New-York, 22 juin.
Change sur Londres, 4,88 0/6; change sur Paris, 5,13 0/0.

DEPECHE COMMERCIALES
New-York, 22 juin.
Change sur Londres, 4,88 0/6; change sur Paris, 5,13 0/0.

DEPECHE COMMERCIALES
New-York, 22 juin.
Change sur Londres, 4,88 0/6; change sur Paris, 5,13 0/0.

DEPECHE COMMERCIALES
New-York, 22 juin.
Change sur Londres, 4,88 0/6; change sur Paris, 5,13 0/0.

DEPECHE COMMERCIALES
New-York, 22 juin.
Change sur Londres, 4,88 0/6; change sur Paris, 5,13 0/0.

DEPECHE COMMERCIALES
New-York, 22 juin.
Change sur Londres, 4,88 0/6; change sur Paris, 5,13 0/0.

vernement se décide à y avoir recours. Quoi de plus juste, de plus légal, de plus loyal ? Or, les républicains qui ont fait la constitution républicaine protestent; mais ce ne serait rien s'ils ne donnaient ce singulier spectacle de gens qui prétendent être les sincères et fidèles représentants de la France, mais qui redoutent de voir la France consultée. Eh quoi ! la majorité radicale de la Chambre des députés prétend être la personnification de la majorité de la nation française. L'expression exacte du suffrage universel, et quand, pour mettre comme à une querelle entre les pouvoirs publics, le gouvernement propose de faire appel à ce suffrage universel, c'est la majorité radicale qui crie, qui s'indigne, qui parle de déloyauté et de violence. Ces palinodies feront-elles des dupes ?

M. Thiers a dit un jour que jamais élections ne furent plus libres que celles de février 1871. C'est qu'elles lui donnèrent le pouvoir et il les proclamait excellentes, bien qu'elles fussent organisées sur une grande partie du territoire sous les yeux de l'étranger, bien que les agents du radicalisme eussent organisé la candidature officielle à outrance, bien qu'un décret eût essayé d'établir des catégories d'indivisibles. Lors des élections de 1876, la représentation nationale fut faussée dans sa composition et dans son esprit parce qu'elles furent accomplies sous une administration hésitante, incertaine du lendemain, sans coordination, sans discipline, au milieu du désarroi presque général des conservateurs. La France est un pays de sens, de travail; sa représentation de 1876 n'a rien fait de pratique et de patriotique; elle n'a commis que des actes de rançune et d'arbitraire. La validation des élections restera particulièrement comme le plus triste échantillon de l'intolérance et de l'injustice parlementaires. Nous n'avons eu qu'une expression faussée de la pensée nationale. Le maréchal en appelle du suffrage universel trompé au suffrage universel mieux instruit. Nous ne doutons pas de la réponse.

ALEXANDRE WATTEAU.
SENAT
Séance du Jeudi 21 juin 1877.
Présidence de M. le duc d'Audiffret-Pasquier.
La séance est ouverte à deux heures 10 minutes.

M. VICTOR HUGO. — Messieurs, un conflit a éclaté entre deux pouvoirs. Il appartient au Sénat de le départager. Aujourd'hui le Sénat va être jugé. (Approbations à gauche.) Car si au-dessous du gouvernement il y a le Sénat, au-dessus du Sénat il y a la nation. Jamais situation plus grave ne s'est produite. Il dépend du Sénat de pacifier la France ou de la troubler. Si vous pacifiez la France vous rassurez l'Europe; si vous troublez la France, vous agitez le monde. Le Sénat va faire sa preuve. (Mouvement.) Le Sénat va aujourd'hui sauver le Sénat. (Bruit.) L'occasion est unique, vous ne la laisserez pas échapper. Il y a des publicistes qui doutent que le Sénat soit utile. Prouvez que le Sénat est nécessaire. (Très bien ! à gauche.) La France est en péril, venez à son secours. (Nouvelles approbations sur les mêmes bancs.)

Peu soucieuse d'en découvrir les beautés, elle marchait rapidement le long d'une épaisse avenue de tilleuls qui bordait le lac Ladoga. Elle allait devant elle comme poussée par un ressort, arrivait à la clôture, et revenait incessamment sur ses pas. Une fois ou deux elle accrochait ses dentelles aux branches d'un buisson, à une racine sortie de terre, — elle continuait sa marche, laissant le morceau déchiré du frêle tissu flotter au vent du matin, jusqu'à ce qu'un oiseau furtif s'en emparât pour son uid. Le lac brillait à perte de vue devant elle; elle le regardait fixement sans être aveuglée, puis son regard se détachait inconsciemment et errait sur le sable du sentier, qui lui semblait alors parsemé de grandes taches noires. Elle marcha ainsi longtemps, une heure environ, puis s'arrêta, lasse à en mourir. Appuyée contre le tronç d'un vieux tilleul, elle laissa tomber ses mains rouées devant elle et baissa doucement la tête. — Outragée ! C'est le mot qui revenait malgré elle à ses lèvres muettes, à son esprit révolté. Depuis une heure elle s'efforçait de le chasser, ce mot odieux, de le rayer de sa pensée, d'en oublier l'existence, et toujours il revenait obstinément se placer devant ses yeux, sur le miroir éblouissant du lac, sur le gravier des chemins, sur l'herbe des pelouses. Elle voyait le mot « outrage » écrit partout dans cette demeure, celle de son mari,

De certains attentats que l'histoire n'oublie pas ont des reflets sinistres qui éclairent les événements possibles. (Mouvement.) Les crimes qui sont derrière nous, on croit les voir devant nous; il y a parmi vous, messieurs, des hommes qui se souviennent; se souvenir, c'est prévoir. (Très bien ! à gauche.) Ces hommes ont vu ce phénomène, une nation qui ne demande que la paix, qui ne cache rien, qui ne sous-entend rien. La France, qui a donné le spectacle admirable de quatre siècles de philosophie et de civilisation. La France, qui par Voltaire, a créé la liberté religieuse. (Vives protestations à droite.) — Approbations à gauche. La France, qui a un but; le juste, et derrière ce pays en pleine lumière, un gouvernement masqué. (Réclamations à droite.) — Très bien à gauche.

Nous qui avons vu cela, nous sommes pensifs. Nous entendons des déclarations de loyauté qui ont un certain sens; nous reconnaissons le masque. Les vieillards sont des avertisseurs. Dire des paroles utiles, c'est à leur dignité et leur tristesse. (Très bien à gauche.) — Très bien ! très bien ! Messieurs, je vous demande d'écouter une voix, une voix désintéressée de tout autre intérêt que celui du pays. Celui qui vous parle ne saurait vous tromper, vous mentir, si près qu'il est de l'éternité. (Mouvement à gauche.) — Très bien ! très bien ! Vous allez entrer dans une aventure; eh bien écoutez celui qui vous parle; il revient d'une aventure. (Mouvement.) Vous voulez vous embarquer dans un navire qui part, croyez-vous, pour un voyage plein de promesses, écoutez celui qui vous dira qu'il a fait ce voyage et qu'il est plein de naufrages. (Nouvel approbations à gauche.)

L'orateur passant à l'examen de la situation présente, poursuivait ainsi: Personne ne contestera que l'acte du 16 mai n'ait été profondément inattendu. La France était tout au travail, c'est-à-dire en pleine fête, elle se préparait à l'Exposition, elle élevait un magnifique palais à la fraternité des nations. Elle sentait approcher l'heure du triomphe de la lutte pacifique du travail. Tout à coup dans le ciel si calme éclate un coup de foudre. (Mouvements et applaudissements à gauche.) Nous avons été en présence d'un malheur fait exprès. Le commerce ne va plus, les usines s'arrêtent, nos industries gémissent, nos pertes se comptent déjà par des centaines de millions. Allons donc ! Et le 16 mai demande à se compléter. Il y a un 16 mai d'aujourd'hui. Il lui faut trois mois de dissensions politiques, de querelles civiles, l'électeur pauvre accablé à son vote et menant son pain. (Vifs murmures à droite.) Messieurs, réfléchissez ! L'Europe est en guerre, la France a des ennemis... Si, en l'absence des Chambres, (A droite: Oh ! oh ! oh ! assez ! — A gauche: N'interrompez donc pas !) M. LE PRÉSIDENT. — Silences ! A gauche: C'est la droite qui a commencé. (Rires à droite.) M. VICTOR HUGO. — N'insistons pas sur ce point, puisque vous ne le voulez pas. Mais qu'il nous soit permis de dire au gouvernement personnel de ne pas jeter le danger intérieur au danger extérieur. Quel reproche avez-vous à faire à la Chambre des députés ? Elle n'a pas voté l'amnistie, c'est vrai, mais ce n'est pas à vous à lui en faire un reproche. Les Chambres des députés a poussé l'esprit de conciliation jusqu'à partager avec le Sénat son droit sur le vote du budget. La Chambre des députés, à part les turbulences de la droite, a été calme et conciliante; il y a seulement une inexplicable humeur entre vous et elle. Voilà la vérité. Vous avez, parait-il, des théories qui font mauvais ménage avec les théories de la Chambre des députés, et vous voulez divorcer. J'admets cette situation. Pourquoi choisir cette heure dangereuse ? Dissoudre en ce moment la Chambre des députés, ce serait désarmer la France. (Très bien ! très bien ! à gauche.) Puisque vous voulez faire du Sénat la cour du divorce, comme on dit en Angleterre, vous nous en reparez plus tard. A ce moment, nous choisissons; mais attendez: rien ne presse. Aux complications extérieures n'ajoutez pas une terrible complication intérieure. (Très bien à gauche.) Maintenant une chose me frappe et je dois la dire. L'esprit de révolution est dans le gouvernement et l'esprit de gouvernement est dans ce qu'on appelle l'opposition. (A gauche: C'est vrai !). En effet, que veut-on du côté républicain, le progrès sage, aucune violence, aucune secousse, le suffrage universel, c'est-à-dire la paix dans la nation, l'exposition

de la paix dans le monde. Plus tard, de gouvernement. (Applaudissements à gauche.) De côté monarchique, on veut le renversement de ce qui existe. On a un parti-pris pour le Pape contre l'Italie. (Murmures à droite) et une partialité pour la religion poussée au point qu'on ose risquer jusqu'à la guerre. (Vive adhésion à gauche), quel est cet esprit qui domine l'acte du 16 mai, c'est l'esprit révolutionnaire. J'ai donc raison de dire que l'esprit de gouvernement se trouve dans l'opposition, et que l'esprit de révolution on se révèle dans le gouvernement. (Murmures prolongés à droite.) — Adhésion générale à gauche.

Messieurs, compez court à cette tentative: arrêtez cette étrange insurrection du 16 mai. (Vives réclamations à droite.) — A l'ordre ! à l'ordre ! — Applaudissements à gauche. M. LE PRÉSIDENT. — Les applaudissements par lesquels on sentait l'orateur n'empêchant pas le président de faire son devoir. (Approbation à droite.) Ce n'est pas assez d'avoir porté contre une partie de cette Chambre l'accusation d'opinions factieuses. Vous appelez un acte qui n'est pas sorti de la légalité un acte révolutionnaire. Je ne souffrirai pas. A gauche: Ce sont des préliminaires ! M. VALENTIN. — C'est un avertissement nécessaire. M. LE PRÉSIDENT. — M. Valentin, vous n'avez pas la parole. M. VICTOR HUGO, rappelant que la position supérieure du Sénat lui impose une grande responsabilité, invite le Sénat à user de son pouvoir pour le bien.

Des corps comme celui-ci savent ou perdent des nations. Je vous demande, dit l'orateur, de sauver la nation. (Applaudissements à gauche.) Aujourd'hui, la question est posée sur la Constitution, celle de deux Chambres et de leur pouvoir pour le bien. C'est une certitude. La ligne de ces ennemis est vaine. Au-dessus d'elle se fera entendre une voix, la voix de la conscience publique. Derrière la brème dans laquelle nous combattons, il y a un victorieux, l'avenir. Avec plus de raison que les croisés, nous saurons nous écarter: Dieu le veut. Non, le passé ne prévaudra pas, car nous avons la justice. Nous sommes la philosophie et la liberté, et les principes que se résument dans le Syllabus ne pourront jamais contre nous. (Vives approbations à gauche.) La monarchie aurait-elle trois tentes comme l'hydre, elle ne triomphera pas. (Non ! non ! à gauche.) La République est comme Hercule, appuyée sur sa massue. Le calme est la sécurité dans la force. Je vote contre la catastrophe. Je refuse la dissolution. (Applaudissements à gauche.) L'orateur en regagnant son banc, est félicité par ses collègues. M. LE PRÉSIDENT. — La parole est à M. Jules Simon. M. EMMAUEL ARAGO. — Est-ce que par hasard aucun ministre ne juge à propos de répondre ? Je sais que c'est difficile, mais le procédé est au moins étrange. (Rires à droite.) — Très bien à gauche. — Une voix droite: Aux voix ! M. JULES SIMON. — Est-ce que dérogent à toutes les habitudes parlementaires, on va garder le silence ? C'est sans doute à cause de l'admirable langage de l'illustre collègue que personne ne se lève au banc des ministres pour répondre au réquisitoire de M. Victor Hugo. (Oui ! oui ! à gauche.)

Dans le cas où l'on se tairait, j'aurais des observations à ajouter sur certains points, si toutefois il m'est permis de parler après M. Victor Hugo. A droite: Parlez ! M. CHÉRISSIER. — Il est convenu que le gouvernement n'a rien à dire. M. JULES SIMON monte à la tribune. A gauche: Parlez ! Parlez ! M. JULES SIMON. — Si j'étais dans une autre situation, je ne prendrais pas la parole, mais il y a pour moi une question personnelle que je ne puis abandonner. Il y a une autre question encore. Mes anciens collègues auraient le droit de se plaindre de moi si je gardais le silence, c'est ma seule excuse pour prendre la parole après mon illustre ami, M. Victor Hugo. M. Jules Simon, revenant sur les incidents qui ont provoqué la retraite du président ministre dit qu'il a reçu une lettre dont il ne lui convient pas de se plaindre, et à laquelle il a répondu de la façon la plus respectueuse. Il y avait deux choses dans cette lettre, de M. le président de la République. On alléguait que le gouvernement du pays s'était opposé à la publicité des séances des conseils municipaux. On alléguait ensuite qu'il avait laissé passer la loi sur la presse. Pour le premier grief, je ne sais que cela à dire: Je ne suis pas partisan de la publicité des conseils municipaux, seulement je ne saurais pas si je devais faire connaître l'opinion du gouvernement à la première ou à la deuxième délibération. M. Bardoux avait même rédigé un amendement dans le sens de mes opinions, et, comme moi, il hésitait sur le choix du jour. Voilà donc le premier grief. (Vif mouvement. — Approbation à gauche.) M. SALINIERE. — Il est dérisoire. M. JULES SIMON. — Je crois qu'il ne fallait pas ramasser un grief qui n'a même pas l'apparence d'un grief, et il est triste de l'avoir invoqué à l'occasion de la loi sur la presse. La deuxième question a été la question relative à la loi sur la presse. La loi qu'il s'agit de rapporter avait eu, quand on l'a votée, un caractère transitoire. Eh bien ! la loi sur la presse, après deux ans d'une loi transitoire, votée pour une durée de deux ans, était une manœuvre démagogique, et je dois ajouter que moi j'avais voté contre cette loi lorsqu'elle fut adoptée par l'Assemblée nationale. Il y avait un seul point qui pouvait être utile à rapporter, après deux ans d'une loi transitoire, votée pour une durée de deux ans, était une manœuvre démagogique, et je dois ajouter que moi j'avais voté contre cette loi lorsqu'elle fut adoptée par l'Assemblée nationale.

Elle me répondit qu'elle était engagée et ne pouvait modifier ses conclusions. Le 16 mai, il fut question entre M. le président de la République et moi de ce rappel de la loi sur la presse. M. le président de la République voulait bien se souvenir que toute ma vie j'avais défendu la liberté de la presse par mes écrits, par mes paroles et surtout par mes convictions. (A gauche: Très-bien ! très-bien !)

Mes opinions datent de plus de trente ans à cet égard, et en 1848 j'ai fait un discours dans lequel on retrouverait toutes les idées développées par moi en 1877. On m'a dit, il est vrai, que mon langage n'était pas noble, je voulais être franc et honnête. (A gauche, vive approbation. — Bien.) Le lendemain, on a proposé un ordre du jour. On a dit que j'avais prié avant la séance un engagement. (Jamais ! jamais ! — Bravo à gauche.) Toutes les fois que nous avons prié une résolution, nous l'avons prise dans la pleine liberté de notre conscience. (Nouveaux applaudissements à gauche.) Donc, j'étais libre d'accepter ou de repousser l'ordre du jour. Aurais-je pu le repousser ? J'aurais précipité la France dans une crise électorale sur une question religieuse, et je me désolais, affaiblissant le pouvoir civil. Si j'avais fait cela, qu'aurait-on pensé ? On m'aurait considéré comme un homme indigne de gouverner. (Très-bien ! à gauche.) Aussi je ne m'étonne pas qu'on ait cherché d'autres prétextes frivoles, car il n'était pas bon de dire qu'on voulait une crise religieuse. (Vives protestations à droite.) Revenant à l'ordre du jour du 4 mai, je l'ai accepté. Je me laisse entraîner à parler de moi. Je sais de qui je parle, et au nom de qui je parle, et je sais qu'un homme de ceux qui étaient au cabinet de M. Dufaure, président de la République, n'aurait pas accepté, après délibération, et c'est le cabinet sans réserve, sans distinction, le cabinet tout entier, qui a accepté l'ordre du jour. (Mouvement à gauche. — Très-bien ! très-bien !)

Je disais que ce n'est ni les prétextes frivoles, ni même l'acceptation de l'ordre du jour, qui ont été cause du renversement du cabinet. Il y a une autre version. On a formulé d'une façon désagréable pour moi, je vous le rappelle, je vous le rappelle, la formule du cabinet resté court et calme. On a dit que M. le président de la République avait fait en vain l'appel à divers ministères républicains, et après avoir rappelé que le ministère de M. Dufaure, président de la République, n'aurait pas accepté, après délibération, et c'est le cabinet sans réserve, sans distinction, le cabinet tout entier, qui a accepté l'ordre du jour. (Mouvement à gauche. — Très-bien ! très-bien !)

Feuilleton du Journal de Roubaix du 23 Juin 1877
— 22 —
LA PRINCESSE OGHÉROF
PAR HENRY GRÉVILLE
XIII
(Suite.)
Le triple sommet de neige le fascinait; deux ou trois fois, il voulut descendre, et toujours il était remonté pour voir cette blancheur immaculée que les derniers rayons teintaient d'un rose indiciellement tendre et pur... Il ne pouvait en détacher ses yeux; ses désirs franchissaient le Salève et les vallées; il aurait voulu embrasser d'une étreinte les cimes neigeuses, si molles, si douces — si inaccessibles. — C'est comme Marthe ! dit-il soudain, le cœur plein d'elle à déborder, elle est inaccessible comme la neige des Alpes... mais ses joues sont rosées parfois... Il n'acheva pas sa pensée; son cœur rêva doucement de la bien-aimée absente, bien longtemps après que le mont Blanc ne fut plus qu'un fantôme effacé dans l'azur sombre du ciel plein d'étoiles. XIV
Le lendemain, dès huit heures, la princesse Oghérof parcourait le jardin de sa nouvelle demeure.

Pauline Hopper n'était pas contente. Elle avait vaguement partagé les idées de M. Milaguine relativement au loup, et voici qu'elle se trouvait en présence d'une bergerie où régnait la paix, où les chansons des oiseaux remplaçaient la flûte classique, où pas un nuage ne noircissait l'horizon toujours serein. — Cela va trop bien ! se dit l'aimable personne, avec la perspicacité dont la Providence, à défaut d'autres dons, l'avait si largement pourvue : il doit y avoir quelque chose. Marthe s'arrangea cependant pour que Pauline ne pût rien deviner. Son mari fut tout étonné de l'aimable vivacité qu'elle apportait dans leurs conversations, de l'enjouement qu'elle déployait envers lui le long du jour, non moins que de l'apathie et de l'assoupissement qui succédaient, le soir, à ces journées si bien remplies. — Elle se fatigue trop, se dit-il ; cela lui passera quand nous serons seuls et tranquilles. Ce qu'il appelait être tranquille consistait à mettre la maison sans dessus dessous, de dix heures du matin à minuit. Mais il était destiné à ne pas jouir de cette tranquillité spéciale, car Marthe retourna avec sa famille à la villa de son père.

La bouillotte fumait entre eux, le prince déjeunait avec appétit, leur conversation était celle de gens parfaitement élevés, appelés à vivre ensemble; la vieille argenterie, les porcelaines de Saxe, les panneaux de tapisserie ancienne, tout respirait autour d'eux le luxe d'une grande maison. Les vitrages des serres brillaient au soleil; par la fenêtre ouverte, le parterre français envoyait ses émanations parfumées. Le cœur de Marthe se serrait. — Tout cela est à moi, se dit-elle, et rien qui m'attire ou me plaise. J'aurais mieux fait d'être gouvernante dans quelque famille de province, au moins je serais libre encore. En ce moment le prince déposa sur la main qui lui tendait son verre un baiser de nouveau marié. Marthe sourit et le regarda en face. Il fallait bien s'habituer à cette existence ! Les huit premiers jours furent interminables. Alexandre Oghérof était un charmant garçon, mais creux comme un ballon rouge. Sans les chevaux de selle, les chiens, la volière somptueuse, sans la yole pour les promenades sur le lac, et les serres divinement embaumées par les oranges en fleurs, sans tout ce luxe qui mettait à chaque heure un jouet nouveau dans ses mains, la vie de la princesse eût été insupportable. Heureusement, son mari bouscula si activement leurs existences, que la fatigue l'empêcha de penser, jusqu'au jour de l'arrivée de sa famille.

La première figure qu'elle aperçut ce jour-là, lorsque la berline de famille déboucha dans la cour seigneuriale, fut le museau pointu de Pauline Hopper. Dévorée par le désir bien naturel de contempler son ouvrage, celle-ci avait depuis longtemps le nez à la portière. Elle voulait embrasser la première sa chère princesse; mais malgré toutes ses précautions, Nastia lui passa littéralement sur le corps; avec sa grâce patande de jeune chien, elle alla tomber dans les bras de sa sœur, riant et pleurant à la fois, et faisant un vacarme tel, que le prince fut obligé de demander trois fois à son beau-père s'ils avaient des bagages. M. Milaguine avait un peu vieilli pendant cette semaine; sans s'en rendre précisément compte, il trouvait que tout cela avait été bien vite. Son premier regard plongea sur sa bonne âme paternelle dans l'océan de félicité placide qui était son milieu habituel. Marthe était belle à ravir, elle souriait d'un air heureux, — et qu'elle était heureuse, en effet, à ce moment, de retrouver les deux êtres chéris qui étaient plus que jamais les premiers dans son cœur ! Marthe n'avait pas maigri, Marthe était rose; M. Milaguine ne tarissait pas en exclamations joyeuses. On eût dit en venant chez son gendre, il s'attendait à retrouver les ossements de sa fille proprement cousus dans du velours rouge, après avoir été rongés par le loup !

Pauline Hopper n'était pas contente. Elle avait vaguement partagé les idées de M. Milaguine relativement au loup, et voici qu'elle se trouvait en présence d'une bergerie où régnait la paix, où les chansons des oiseaux remplaçaient la flûte classique, où pas un nuage ne noircissait l'horizon toujours serein. — Cela va trop bien ! se dit l'aimable personne, avec la perspicacité dont la Providence, à défaut d'autres dons, l'avait si largement pourvue : il doit y avoir quelque chose. Marthe s'arrangea cependant pour que Pauline ne pût rien deviner. Son mari fut tout étonné de l'aimable vivacité qu'elle apportait dans leurs conversations, de l'enjouement qu'elle déployait envers lui le long du jour, non moins que de l'apathie et de l'assoupissement qui succédaient, le soir, à ces journées si bien remplies. — Elle se fatigue trop, se dit-il ; cela lui passera quand nous serons seuls et tranquilles. Ce qu'il appelait être tranquille consistait à mettre la maison sans dessus dessous, de dix heures du matin à minuit. Mais il était destiné à ne pas jouir de cette tranquillité spéciale, car Marthe retourna avec sa famille à la villa de son père.

Pauline Hopper n'était pas contente. Elle avait vaguement partagé les idées de M. Milaguine relativement au loup, et voici qu'elle se trouvait en présence d'une bergerie où régnait la paix, où les chansons des oiseaux remplaçaient la flûte classique, où pas un nuage ne noircissait l'horizon toujours serein. — Cela va trop bien ! se dit l'aimable personne, avec la perspicacité dont la Providence, à défaut d'autres dons, l'avait si largement pourvue : il doit y avoir quelque chose. Marthe s'arrangea cependant pour que Pauline ne pût rien deviner. Son mari fut tout étonné de l'aimable vivacité qu'elle apportait dans leurs conversations, de l'enjouement qu'elle déployait envers lui le long du jour, non moins que de l'apathie et de l'assoupissement qui succédaient, le soir, à ces journées si bien remplies. — Elle se fatigue trop, se dit-il ; cela lui passera quand nous serons seuls et tranquilles. Ce qu'il appelait être tranquille consistait à mettre la maison sans dessus dessous, de dix heures du matin à minuit. Mais il était destiné à ne pas jouir de cette tranquillité spéciale, car Marthe retourna avec sa famille à la villa de son père.